

## **ENTRE GÉOGRAPHIE ET IMAGINAIRE**

### **L'impossible archipel indianocéanique**

**DOMINIQUE RANAIVOSON**

*Un. de Lorraine (Metz, France)*

Selon la projection de Mercator qui a forgé la représentation européocentrique du monde, les îles du Sud-ouest de l'Océan Indien sont, au sens propre, à l'autre bout ; dans ces mers que l'on dit du Sud, regroupées le long de la côte du Mozambique, sans pour autant être des extensions de l'Afrique. Elles furent jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis l'Europe, de simples étapes sur le parcours des navires qui se rendaient aux Indes ou en Orient pour cette fameuse course aux épices, des étapes de repos pour les navires commerciaux et les pirates écumeurs des mers.

Les relations de voyage puis l'abondante littérature coloniale ne cesseront d'alimenter les représentations de ces lieux tour à tour idylliques et barbares, théâtre de piraterie et d'aventures. Comme toutes les îles lointaines, elles sont propices au mythe, nourrissent les fantasmes et fournissent à la littérature les formes et les couleurs de l'étrangeté comme en témoigne, par exemple, la mention de Madagascar dans *L'Île au trésor* de Stevenson : « Vous voyez cet oiseau, Hawkins ? Il a peut-être deux cents ans ou plus, car les perroquets ne meurent jamais, je crois. (...) Il a été à Madagascar, à Malabar, à Surinam, à Providence, à Porto-Bello ». (Stevenson, 2007: 145). Yasmina Khadra fait de même quand il situe aux Comores le personnage de son dernier roman, *L'Équation africaine*, un Allemand qui, accablé par sa situation se laisse emmener par son ami afin de « trouver une histoire et un sens à chaque chose » (Khadra, 2012: 52)

Les termes qui les désignent sont à l'image de l'identité que nous allons interroger, fluctuants selon les points de vue et les époques. Baignées à l'Ouest par le canal du Mozambique et à l'Est par l'Océan Indien, elles

étaient, sur les cartes maritimes dans « la mer des Indes », ce qui permet à la revue *Riveneuve Continents* de consacrer une livraison à la zone en 2009 intitulée *Escales en mer indienne*. J'emprunte le terme de mon titre à Camille de Rauville qui, le premier, tenta une synthèse des îles où il séjourna dans les années 1960, en élaborant la thèse de l'« indianocéanisme » développée dans son ouvrage *Littératures francophones de l'Océan Indien* publié seulement à Maurice, en 1990. Plusieurs terminologies ont été utilisées depuis, le Mauricien Jean-Georges Prosper parlant de « créolie indian-océanique » (Prosper, 1996) et les Réunionnais Carpanin Marimoutou et Françoise Vergès examinant les liens complexes entre les îles de « la zone » (Marimoutou, Vergès, 2006: 53) dans un ouvrage sous-titré « créolisations india-océanes ». Le lexique de la (ou des) créolité(s) est entièrement banni de la terminologie aussi bien aux Comores qu'à Madagascar, un archipel et la Grande Île qui ne peuvent se penser en fonction de leurs voisins.

Aujourd'hui, les îles sont toujours géographiquement proches d'une Afrique australe complexe, mais sans faire référence à l'histoire qui les relie. Relevons, à titre d'exemple, l'absence totale de liens avec le Mozambique tout proche dont sont pourtant originaires une grande partie des Sakalava (population de l'Ouest de Madagascar), les descendants des esclaves des Merina (population des Hauts-Plateaux) appelés « Mozambique » ou « Masombika » et une fraction des descendants d'esclaves à La Réunion. Le Réunionnais Jean-François Samlong rappelle dans son roman *Une guillotine dans un train de nuit* le souvenir de l'un d'entre eux resté dans la mémoire à cause de sa décapitation publique en 1911 pour assassinats, vampirisme et magie noire. Le texte précise sous forme de propos rapportés que ce Noir nommé Sitarane est devenu un héros : « on ne l'appelait plus Simicoundza Simicourba (un nom à coucher dehors impossible à franciser et à absoudre selon ses détracteurs) » (Samlong, 2012: 198). Mû par la haine des Blancs, il est appelé, dit le texte, par certains « vil Mozambicain » tandis qu'il est élevé par d'autres au rang de « martyr des opprimés » (*ibidem*). Cette fiction ouvertement

nourrie par une réalité historique et sociale, inscrit fortement le personnage africain comme l'Autre effrayant, dangereux et inassimilable, coupant ainsi tout lien avec l'espace référentiel que pourrait être l'Afrique dans un mouvement inverse de celui des Antillais.

Madagascar, la grande Île-continent centrale (plus étendue que la France), est environnée par les Comores, Maurice, les Seychelles, et la Réunion. Les Européens continuent d'y chercher leurs rêves et de les recréer dans une abondante production héritée de la littérature viatique. Dans le même temps et dans la même langue, parfois chez les mêmes éditeurs, de nombreux écrivains francophones s'affirment comme des insulaires, différents des continentaux qui les regardent, et différents les uns des autres. Ce texte voudrait dans un premier temps repérer quelles définitions de l'insularité circulent dans les littératures de ces îles, puis chercher dans leurs thématiques les éventuels liens entre des imaginaires afin de poser la question de l'archipel, réel et fantasmatique qu'elles constituent.

Nous prendrons appui sur les productions francophones récentes de toutes les îles, et ferons appel à l'histoire et à l'anthropologie pour tenter de comprendre le positionnement de ces îles dans la production littéraire francophone. Notre démarche se fonde sur celle de l'imagologie telle que la présente Daniel Pageaux, qui voit le texte comme la concrétisation d'un imaginaire social tout en demeurant fondamentalement la production de « l'équation personnelle » de l'écrivain (Pageaux, 1995: 138). Elle emprunte aussi aux théories de l'insulaire Édouard Glissant qui pense le monde comme un ensemble de fragments liés entre eux par une « Relation » qui les constitue en archipel (Glissant, 2007).

### **Des îles proches aux trajectoires comparables**

Glissant semble asséner une lapalissade quand il dit : « l'avantage d'une île est qu'on peut en faire le tour », mais il ajoute aussitôt, en déviant

quelque peu le sens premier de l'expression « mais un avantage encore plus précieux est que ce tour est infinissable ». Il sape ainsi la base isolationniste de la plupart des déclarations d'insularité. Passant outre à la géographie, Glissant d'ajouter : « la plupart des îles du monde font archipel avec d'autres » (*idem*: 231).

L'espace indianocéanique comprend des îles proches les unes des autres qui sont toutes très éloignées de l'Europe, et pourtant, les images qu'elles renvoient les unes des autres ne semblent pas prendre en compte ces données spatiales. Elles partagent néanmoins des caractéristiques semblables.

La créolisation est la première bien qu'elle ne soit pas toujours nommée par un terme qui est employé surtout pour parler des Antilles. Toutes ces îles ont été peuplées par étapes successives et diverses. Des Malais, puis des Africains et des Arabes se métisèrent pour former les Malgaches, les mêmes Bantous installés aux Comores furent dominés par les Arabes et la langue comme la culture se créolisèrent. La Réunion et Maurice furent peuplées bien plus tard, par des marins français et leurs esclaves malgaches et africains, puis par des engagés indiens. Toutes les îles sont donc confrontées à un métissage fondateur, une créolisation de la société et des langues. Toutefois, seules Maurice et La Réunion nomment leur langue vernaculaire le créole.

L'expérience commune du phénomène de la colonisation a durablement marqué toutes les îles quoique de manière très différemment observable aujourd'hui.

Les Comores furent colonisées par les Arabes qui ont islamisé la société. La colonisation française du XIX<sup>e</sup> siècle laissa comme principale trace visible l'usage de la langue française comme langue scolaire et l'appartenance d'une des quatre îles, Mayotte, à la France. À La Réunion, les premiers marins colons s'installèrent et firent venir des femmes malgaches. Le

peuplement se poursuit sans jamais remettre en cause l'appartenance de l'île à la France. Inversement à Maurice, nommée Île de France, les Français s'installèrent en famille, créant une catégorie de Blancs planteurs toujours en place aujourd'hui mais qui durent céder le pouvoir politique à l'Angleterre en 1810, elle-même accordant l'indépendance en 1975 à une population devenue majoritairement d'origine indienne. Madagascar fut colonisée par la France de 1896 à 1960 grâce à un puissant lobby réunionnais.

Héritée de ces colonisations, la langue française est dans toutes les îles véhiculée d'abord par l'institution scolaire tout en étant en concurrence dans la vie sociale avec d'autres langues : les créoles, les langues comoriennes, l'arabe, le malgache, les langues indiennes. La connotation coloniale, brandie par les tenants des nationalismes militants, est remplacée actuellement par une image de la modernité et de l'ouverture à Madagascar. La langue n'est plus stigmatisée comme langue de domination mais, à l'inverse, comme un outil d'émancipation et d'élévation sociale dans des contextes idéologiquement et économiquement contraignants.

Les rapports politiques entre les îles se sont inversés au cours de l'histoire, des rois malgaches allant se réfugier aux Comores, les rois de l'Imerina central achetant des Africains et vendant leurs concitoyens aux traitants français puis arabes, ces descendants d'esclaves malgaches qui forment aujourd'hui les catégories sociales inférieures de La Réunion et de Maurice. Alors que des Comoriens installés sur les côtes malgaches font figure de parias, des Malgaches de l'Ouest et du Nord traversent la mer pour atteindre Mayotte, l'île comorienne française et d'autres s'installent à La Réunion. La Grande Île, qui fut longtemps plus riche et plus prometteuse que les petites de sa périphérie, où les petits Créoles venaient fuir la misère, est plongée depuis plusieurs décennies dans une désintégration grave. Dans le même temps, la loi française de départementalisation (1946) et l'essor commercial ont permis aux Réunionnais, aux Mahorais et

aux Mauriciens d'atteindre un degré de développement envié par les Malgaches.

Les fractures économiques actuelles ne peuvent faire oublier les multiples signes qui rappellent ce passé commun : la toponymie d'origine malgache à La Réunion, la composante noire à Maurice, le swahili qui irrigue à la fois la langue malgache et le comorien, les personnages de contes partagés. Ce passé renvoie à des tensions, des dominations, des concurrences, une complexité que la colonisation européenne a un temps recouvert, mais qui semble aujourd'hui encore, dans des sociétés où la solidarité envers les ancêtres prime sur la distance vis-à-vis du passé, empêcher toute circulation entre les mémoires.

Le passage de la géographie et de l'analyse sociopolitique à la littérature s'impose par une appréhension et une retranscription de cet espace ; retranscription qui, à son tour, forgera l'imaginaire et influera sur la perception et la représentation de soi. Frank Lestringant, qui tente de tracer l'imaginaire des îles, l'exprime ainsi : « Non pas que la littérature enregistre simplement les connaissances géographiques nouvelles (...). C'est plutôt qu'entre l'expérience pratique de l'espace qui est celle d'une génération et la trace écrite de ses rêves, il existe une secrète connivence » (Lestringant, 2003: 32).

Il nous faut donc repérer dans les textes des insulaires de la zone les signes de leur perception de leur insularité propre et de l'éventuelle conscience de faire, comme dit Glissant « archipel avec les autres ».

### **La parole des insulaires**

Nous avons vu combien toutes les îles de la zone pouvaient être réunies sous le sceau du métissage, des échanges, de l'ouverture. Elles pourraient donc développer, comme dans la Caraïbe, un discours identitaire partagé. Or, la littérature, qui recueille les traces des imaginaires, témoigne de

pensées très isolationnistes, comme si les insularités gommaient celle des proches voisins, au bénéfice des pôles d'attraction lointains. Hery Mahavanona utilise le possessif qui renvoie à son identité d'insulaire en ne laissant aux pays d'origines que quelques qualificatifs relevant davantage du stéréotype de mise à distance que d'un réel intérêt :

réveille-toi mon île (...)

du temps où tu n'étais que la pourpre bouée

au flanc de l'Afrique (...)

maillon arraché à la longue chaîne nègre

depuis des millénaires

accouplée à l'Asie aventureuse

le sourire malais à la force bantoue

la dignité arabe à la fuite *vazimba* (Mahavanona, 1999: 120)<sup>1</sup>

Raharimanana se revendique de Madagascar, son « île perdue au milieu de l'océan » : « îlien, je le suis avant tout, métis, carrefour des vagues et des continents, mosaïque de peuples et de cultures, malgache » (Raharimanana, 2006: 313 et 306), mais s'insurge contre les préjugés qui le touchent comme « colonisé », « francophone » avec sa « plume nègre » (*idem*: 306, 307, 308) et signe le manifeste *Pour une littérature-monde* afin de ne plus être perçu à travers son origine. Il ne mentionne aucun des peuples voisins, ne prononce jamais le mot « créole » qui répond pourtant à sa définition de la mosaïque. Les îles de la zone n'apparaissent jamais ni dans son discours ni dans ses paysages, quand ses personnages fixent obsessionnellement l'horizon vide.

---

<sup>1</sup>Les *vazimba* sont les premiers hommes, mythiques pour les uns, historiques pour les autres, qui occupaient l'île avant l'arrivée des migrants

Le Réunionnais André Robèr, qui écrit en français et en créole, se revendique de la zone tout en passant de La Réunion à la Catalogne (France), comme si rien ne se présentait entre ces deux « îles ».

« si on veut attraper l’Océan Indien jusqu’à l’os il faut le faire avant que l’os ne devienne poussière (...) Le piment est sûrement l’aliment de la distinction de l’immigré, donc à tout Réunionnais le moyen de montrer ses capacités d’attachement à son pays natal » (Robèr, 2010: 22s.).

La poète réunionnaise Catherine Boudet revient à l’insularité primitive pour parler de « l’île matricielle », de la « géographie intime d’une île » encerclée par « l’horizon liquide » (Boudet, 2010: 26 et 31). Elle est la seule à opérer une translation d’une île à l’autre en allant s’installer à Maurice et dans son écriture en concluant son recueil par un poème heureux intitulé « Port-Louis » : « Un petit bonheur suffit / Un plat de *mines* bouillies chez le Chinois / En face de Fon Sing building / Quelques mots de créole en mémoire / Et la pluie du soir sur la tôle » (*idem*: 81).

Le Mauricien Umar Timol crée un personnage de vieille femme qui cristallise les déceptions face à la société :

Quand trois habitants de l’île exotique se rencontrent, ils parlent de quoi, à votre avis, de l’œuvre de Tagore, de la poésie de Rumi, du cinéma d’avant-garde, non, que nenni, ils parlent du temps, fait chaud, fait froid, fait tiède, fera chaud, fera froid, fera tiède (Timol, 2012: 31)

Il représente, en contrepoint, l’échappée à Paris :

(...) je vais m’en aller là-bas, (...) dans un autre pays, en France, à Paris, à Paris, à Paris, je lui dit que j’aime l’art, les livres et que je vais pouvoir rencontrer des artistes, que j’irai à la découverte du monde, que ma vie sera une aventure toujours renouvelée (*idem*: 28)

Le dramaturge comorien Alain Kamal Martial, dramaturge a publié en 2011 un texte fulgurant où un narrateur s'insurge contre toutes les contraintes qui l'étouffent. Parmi elles, la langue et la nation sont violemment contestées : « Je vois toutes les langues de ce pays qui disent un tourbillon, un désert où se soulève un grincement âcre de métal, répété, répété sans arrêt dans mes oreilles » (Martial, 2011: 16). Il n'invoque jamais son île, ne la cite pas, se contentant d'opposer « ici » à « ailleurs » en cherchant des critères comportementaux :

Peut-être que si tu étais né ailleurs sur une terre un peu plus verdoyante à ces endroits du monde où le regard de l'homme face à un autre homme peut porter des espaces de sourire et de rire, peut-être que tu aurais été autre chose mais tu es né ici (...) ce pays dont les murs fantomatiques, les décombres et les débris de sable, sous le soleil de plomb parlent de nos morts (*idem*: 19).

Ainsi donc, chaque insulaire évoque une île matricielle glorifiée ou fustigée mais toujours singulière, cernée par un horizon vide.

### **L'archipel impossible**

Franck Lestringant oppose l'île à l'archipel qui, dit-il, « ne se réduit pas à une simple addition d'îles ». « L'île (...) n'existe que par contraste avec l'élément liquide, l'archipel représente un espace hybride, tantôt mer et tantôt roche, fluide et solide tout ensemble » (Lestringant, 2003: 223).

Si l'archipel existe géographiquement, si les flux ont mené au cours des siècles les uns chez les autres, il semble que les imaginaires de tous se soient construits en occultant les proches, comme s'ils empêchaient l'insularité. Édouard Glissant exalte une « pensée archipélique » qui, dit-il, « convient à l'allure de nos mondes » parce qu'au contraire des pensées de système héritées des dominations coloniales, elle « marie les horizons » sont en adéquation avec la situation d'éclatement. « La pensée de l'archipel

(...) nous ouvre ces mers » (Glissant, 2007: 31). Le thème de l'ouverture permet d'aborder la vision intérieure de chacune de ces îles.

Catherine Boudet met en épigraphe de son recueil une citation de Raphaël Barquissieu, autre Réunionnais qui, loin d'exalter l'ouverture et le métissage, affirme « la langue créole est l'abri discret où gronde un volcan dont rien n'apparaît » (Boudet, 2010: 11).

Christian Alexandre cherche à définir cette relation à l'espace et à l'identité et caractérise le Malgache comme quelqu'un qui segmente le monde en l'île d'une part et le monde de l'autre, au nom de son originalité ontologique dans une tendance inverse à celle de Platon qui cherche le même en l'Autre (Alexandre, 2006: 2). Cette dualité même/autre correspond à Madagascar au découpage de l'espace réel et de l'espace mental puisque l'Autre, tous les autres, sont ailleurs, loin, de l'autre côté de la mer. *Andafy*<sup>2</sup> désigne tout ce qui est au-delà des mers, c'est-à-dire le monde moins Madagascar et traduit la vision de l'espace intériorisée par l'insulaire dont les limites physiques et mentales sont celles de l'eau qui le cerne et l'isole.

La même confusion sur l'origine comme sur l'identité fait dire à Raharimanana, qui parle d' « ancêtres innommables » (Raharimanana, 2005: 18) : « nous ne sommes finalement que des étrangers. Nous qui avons fendu les océans, échoué ici... » (*idem*: 16). Cet « au-delà » devenu un concept véhiculant tout ce qui est étranger stigmatise cette coupure géographique puis mentale entre l'île et le monde, qui ne l'entoure pas mais se meut au loin, vaguement menaçant et toujours dans l'altérité.

Les personnages de Michèle Rakotoson évoquent aussi l'infini de l'espace ultra-marin qui, dans la logique de leur situation sans issue, ne représente ni la liberté ni la fierté : « Je me suis toujours demandé pourquoi mes

---

<sup>2</sup> Le lexème, qui désigne tout ce qui n'est pas à Madagascar, est l'acronyme de *andafin'ny ranomasina* soit « outre-mer ». On l'a longtemps utilisé pour désigner la France.

ancêtres ont été jetés à la mer. Il m'est resté une très grande colère contre les Malais et ceux qui s'en réclament » (Rakotoson, 2002: 162).

L'île, au bénéfice de son isolement, a évacué tout souvenir, coupé tout lien avec d'autres îles : « Cet Autre qui était absent dans nos propres imaginaires. Nous qui venions pourtant d'ailleurs : d'Afrique comme d'Asie, mais qui avons préféré éliminer de nos souvenirs ces terres d'origine » (Raharimanana, 2005: 23).

La position insulaire semble donc le motif qui sous-tend et justifie, au nom des données objectives, ces écritures de la perte, du repli et du questionnement tantôt angoissé tantôt aigri par des ressentiments confus.

Cette insularité atteint son acmé avec le mythe de l'inintelligibilité des Malgaches. Il fonctionne d'abord pour eux-mêmes en alimentant leurs analyses réflexives sur la « malgachéité » et pour les chercheurs en sciences sociales qui multiplient les titres où le singulier tente de cerner au plus près ce que Liliane Ramarosa nomme « cette mythique essence malgache » (Ramarosa, 2002:158). Une multitude d'études ethnologiques tentent de circonscrire le mystère des Malgaches, acceptant le postulat de l'originalité absolue qui rend toute intégration dans un espace ou réseau quelconque impossible. Les expressions « l'âme malgache » (Peghini, 1994), « l'identité malgache » (Dubois, 2002), « le monde malgache » (Rabemananjara, 2001), « Malgaches et malgachitude » (Profita, 2000) créent un paradigme qui pourrait être résumé par l'expression « l'île secrète » (Raison-Jourde & Men, 2003), secrète à elle-même en premier lieu et à ceux qui seraient de façon irréductible les « autres ». Pourtant, ce postulat de l'isolement et de l'irréductible singularité semble se nourrir d'une quête mémorielle tâtonnante.

Alors que les contes malgaches racontent un premier homme créé par Dieu sur l'île et font donc de celle-ci le centre du monde connu, le questionnement sur les liens perdus ou les solidarités passées ou présentes

avec d'autres peuples et régions affleure avec prudence dans quelques textes contemporains. Chez Michèle Rakotoson et Raharimanana, toute mention du passé, tout élargissement de l'espace ou de la mémoire semble buter sur l'esclavage<sup>3</sup> et les silences qu'imposent la sociabilité et la pratique politique sur les discriminations qui en découlent toujours.

L'esclavage. L'esclavage ! Ce pays s'en est nourri mais semble avoir tout recouvert d'une chape de plomb, ou plutôt qui en vit encore (...) Nous venons de l'horizon. Nous venons des cieux alliés à la terre. Cette île nous appartient...car le mythe n'est pas des temps reculés mais d'Aujourd'hui. Rêves de pureté et de grandeur. Pour un Présent de mensonge et d'imposture. (...) L'Asie ! Ah ! L'Asie. Nusantara. Gondwana....et nous, qui ne sommes qu'ici. Sur cette île de perdition où l'on se déchire. (...) Île ! Du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, du cap Saint-André au cap Masoala, tu n'es qu'une île ! (Raharimanana, 2005: 37 et 61)

Hery Mahavanona, de passage à La Réunion, s'adresse à des esclaves devant leurs tombes :

O passé / ô ancêtres miens / (...) Respire, terreau de la mémoire (...)

Combien étiez-vous Malgaches ? / Combien étiez-vous Cafres ? (...)

Mais rien qu'hommes et femmes / enchaînés dans la même adversité (Mahavanona , 1999: 101-103)

La production littéraire en malgache et les institutions qui la portent comme l'Académie malgache ou les cercles d'écrivains expriment toujours ce souci, comme si le contact avec les autres littératures et la rencontre des imaginaires, en ajoutant peut-être un métissage aux précédents, pouvait mettre en péril une culture se considérant comme arrivée au terme de son épanouissement. Dans les autres îles, les regards se tournent vers le passé

---

<sup>3</sup> Il s'agit de l'esclavage pratiqué par les Malgaches, qui vendaient les vaincus aux traitants réunionnais des côtes en temps de guerres entre les royaumes, et de l'achat d'esclaves africains par l'intermédiaire des Arabes. Le premier cessa officiellement en 1817, le second fut aboli par un décret français en 1896 mais les descendants des esclaves importés sont toujours stigmatisés comme tels.

colonial européen qui permet un certain unanimisme et évite de rencontrer cette mémoire archipélique impossible à construire tant elle réveillerait des pans d'histoire encore non assumés.

### **L'insularité comme posture littéraire**

Les Antilles ont en commun avec la Grande Ile le métissage issu des arrivées successives et de l'effacement des mémoires. Patricia Donatien-Yssa tente de caractériser la situation de l'écrivain insulaire :

Pour un artiste, vivre et produire sur une île tient à la fois du pire et du meilleur. Le pire car il travaille dans l'isolement sans contact avec l'évolution contemporaine et surtout sans marché pour lui permettre de vendre ses œuvres. Le meilleur, car ce même isolement lui offre la possibilité de garder tout entières son originalité et son authenticité (Voisset, 2003: 223).

A l'inverse des écrivains antillais qui, selon Derek Walcott, chercheraient sans cesse leur identité dans « le long gémissement qui accompagne le passé » (Walcott, 2004: 93) et orienteraient sans cesse leurs regards vers l'Afrique des esclaves et l'Inde des engagés, les écrivains indianocéaniques regardent leur île comme le point central et référentiel de toute analyse sur eux-mêmes. S'ils en réfèrent à des lieux d'origine, ils sont lointains, l'Inde, la France. Le travail de synthèse proposé par Derek Walcott n'apparaît pas dans des écritures qui ont posé d'autres repères:

C'est cet amour-là qui rassemble nos fragments africains et asiatiques, ces legs tout fendus dont la restauration révèle les cicatrices blanchies. Recueillir les morceaux cassés, c'est là la peine et le souci des Antilles, et si ces morceaux sont disparates et discordants (...) l'art antillais, c'est la restauration de nos histoires fracassées, de nos esquilles de vocabulaire, et cet archipel devient la métaphore de ces morceaux épars qui, ayant un jour rompu leurs amarres, ont dérivé loin de leur continent d'origine (*idem*: 95).

L'insularité serait-elle le contraire de la pensée archipélique des « fragments reconfigurés, endurcis, enracinés » de Walcott (*idem*: 110) et l'ouverture au monde métissé d'Édouard Glissant ? Aimé Césaire, évoquait métaphoriquement dans une de ses dernières publications les liens entre insulaires :

Si nous voulons réappareiller l'abeille dans les campêchiers du sang

Si nous voulons désentraver les mares et les jacinthes d'eau

Si nous voulons réfuter les crabes escaladeurs d'arbres et dévoreurs de feuilles (...)

Toi qui comprends ce que disent les îles

Et qu'elles se communiquent dans la marge des mers et dans le dos des terres

Dans leur jargon secret d'algues et d'oiseaux (Césaire, 2005: 15)

Il nous semble que les écrivains indianocéaniques contemporains ne partagent ni la conscience qu'existent des entraves ni, en conséquence, la volonté d'ouvrir la mare aux grandes courants marins qui balaient le long des continents pour irriguer les côtes lointaines. La fierté conduit bien à la réfutation des images faussées par l'exotisme, à l'explicitation des modèles mais dans une limite permettant de garder secrètes bien des logiques. L'idée d'être « en marge » et d'avoir accès à un « jargon secret » semble bien faire partie de ce qu'il faudrait protéger dans l'insularité face à une mondialisation associée à une occidentalisation elle-même porteuse de la contradiction entre un confort attractif et la perte des valeurs fondamentalement malgaches. L'insularité serait alors associée à l'idée de siège. Franck Lestringant décrit ce motif apparu au moment où l'Europe de la Renaissance perd du territoire face à l'empire ottoman :

L'Europe cède au complexe obsidional, dont l'île offre l'image la plus claire. Cernée et isolée, l'île (...) figure ce cercle quienserre (...). Image négative d'une infériorité numérique et spatiale, l'île implique toutefois sa partie positive. Son isolement est le signe d'un salut au moins provisoire. (Lestringant, 2003: 61)

En dépit de cette description, quelques tentatives semblent infirmer des conclusions hâtives.

### **Les quelques tentatives pour un imaginaire commun**

Bien des romans insulaires indianocéaniques traitent du thème de l'élargissement de l'espace, de la migration, d'un retour aux origines ou, au contraire, de la quête de nouveaux lieux. Il est remarquable de noter que jamais les îles voisines ne représentent cet « ailleurs » nécessaire aux jeunes avides d'échapper aux contraintes des sociétés cloisonnées. Le Mauricien Amal Sewtohul décrit dans *Made in Mauritius* les trajectoires complexes d'Indiens et de Chinois quittant l'étroite Maurice pour une autre île, plus grande et plus ouverte, qui n'est pas la proche Madagascar mais « autre chose », l'Australie :

J'avais l'impression d'être enterré vivant (...) De toute façon, j'avais l'esprit ailleurs. Je regardais un navire-cargo, un porte-conteneurs qui glissait lentement vers l'horizon. (...) je crois qu'on va devoir trouver autre chose pour se tailler loin de notre petit paradis tropical. (Sewtohul, 2012: 225)

Plusieurs écrivains de la zone inscrivent pourtant dans leurs textes des traces de leur trajectoire biographique et imaginaire.

Le Malgache David Jaomanoro, qui vit à Mayotte, place les personnages de ses nouvelles tantôt sur la côte malgache (Jaomanoro, 2006) tantôt sur la côte mahoraise (Jaomanoro, 2005: 51) dans un climat d'antagonisme ouvert entre les îles puisque les Mahorais sont représentés comme violemment hostiles à leurs voisins anjouannais et malgaches. Paradoxalement, cette confrontation donne lieu à une timide irruption de

l'espace insulaire comorien dans l'imaginaire malgache qui l'ignorait ou le méprisait jusqu'alors.

Johary Ravaloson va plus loin dans son roman *Géotropiques* (Ravaloson, 2010) où le personnage, comme lui, après avoir vécu en France et à La Réunion, retourne à Madagascar. Il inscrit dans une fiction complexe faite d'emboîtements et de trajectoires croisées une réflexion sur l'identité, le lien avec des espaces de référence, le métissage et les filiations. Mais si les personnages circulent entre des espaces et des cultures et tentent de vivre une synthèse idéalisée, le romancier décrit des sociétés réunionnaise et malgache cloisonnées voire sourdes l'une à l'autre et une île de Madagascar à la fois ouverte et coupée des autres : « L'île est bien ancrée au monde maintenant. Pour Andy, néanmoins, à chaque fois qu'il y revenait [ce Malgache a grandi en France], c'était toujours aller hors du monde » (Ravaloson, 2010: 115).

Le Réunionnais Gamaleya est à la fois le moins physiquement impliqué dans le réseau des îles et beaucoup plus audacieux dans l'établissement d'une relation imaginaire entre îles voisines. Il emprunte aux langues et aux cultures de Madagascar, de l'Inde, de la Russie (d'où est venu son père) aussi bien qu'aux oiseaux ou à la musique les éléments avec lesquels il va créer ce « magma » d'où surgira un monde archipélique aux dimensions, non plus du Sud de l'Océan Indien bien trop étroit pour lui, mais d'un l'univers réconcilié :

Les liturgies migrent en quête d'un front de mer ! Escale des cygnes, un bateau inconnu, en supplément de symbole, parvient à enfourner dans sa cale les reliefs rencontrés. Si, par-dessus le marché, le brouillard s'en mêle, l'apogée ! ... jusqu'à ce que le sud, bondissant de sa perspective comme un maki de grand large, ne libère notre regard de son cachot. Alors, adieu les mèches discontinues de la fumée, convois de la lumière (Gamaleya, 1997: 90).

Quand il déclare sauter « dans la barque d'une pensée de terre ferme pour traverser ce qu'il y avait là de contrôle de frontière » (Gamaleya, 1997: 21), il paraît illustrer exactement la théorie d'Édouard Glissant :

J'appelle *Poétique de la Relation* ce possible de l'imaginaire qui nous porte à concevoir la globalité insaisissable d'un tel Chaos-monde, en même temps qu'il nous permet d'en relever quelque détail, et en particulier de chanter notre lieu, insondable et irréversible (Glissant, 1997: 22).

La réception réservée de son œuvre met en évidence la difficulté des lectorats à prendre comme une production de leur univers celles des îles voisines. Les ouvrages affichant une origine insulaire précise, comme les *Chroniques de Madagascar* ou les *Chroniques de l'île Maurice* (Ranaivoson, 2005 et 2009) ne circulent que pas ou très peu entre les îles, les acteurs de la réception (instituts culturels, libraires, médiateurs culturels, universitaires) arguant d'un désintérêt qu'ils contribuent frileusement à cultiver.

Les cloisonnements de ces champs littéraires très étroits sont néanmoins combattus par quelques intellectuels dont les moyens restent modestes mais qui tentent d'offrir des outils et des lieux d'échange aux écrivains de la région. La revue de poésie *Point Barre* publiée à Maurice depuis 2007 par une équipe de Mauriciens ouvre ses colonnes aux poètes de la région et d'ailleurs mais elle n'est guère diffusée dans les îles voisines. La revue *Point d'orgue* sous-titrée « Revue créole de l'Océan Indien » tente aussi de publier ensemble des critiques, des entretiens et des textes d'insulaire de la région mais en publiant ses éditoriaux et les comptes-rendus en français et en créole réunionnais, elle s'inscrit dans un paysage culturel marqué. Elle non plus n'est pas encore diffusée dans les autres îles. Les tentatives éditoriales communes comme les projets universitaires partagés sont peu nombreux, les manifestations de repli fréquentes, chacun préférant recevoir séparément la reconnaissance de la France dans une relation binaire exclusive qui permet d'échapper aux regards croisés.

## Conclusion

Les écrivains indianocéaniques se pensent avant tout comme des insulaires pressés de prendre place dans un monde global qui leur accorderait séparément une reconnaissance. Loin d'un Occident qu'ils cherchent à séduire tout en s'en distinguant, ils préfèrent s'ignorer les uns les autres plutôt que de croiser leurs imaginaires insulaires à la fois semblables et différents. Sur le plan littéraire, cette insularité fragmentée se traduit par une ignorance des espaces, des situations et des cultures voisines et un recentrement sur la situation et l'héritage insulaires. Le motif de l'originalité se décline sous la forme de l'intraduisibilité des notions, du cryptage des questions sociales, politiques ou culturelles, de l'exposé des traits saillants chaque culture.

Ce constant paradoxe, qui tente de gommer fragments, fractures, filiations tout en désirant entrer dans le champ littéraire francophone, risque d'aboutir à une certaine marginalisation voire à une perte de crédit face au changement d'échelle produit par l'ouverture des espaces. L'insularité est pour les écrivains de la zone à la fois une donnée géographique, un état d'esprit et un mode d'écriture qui les met dans une position d'isolement à la fois subi, consenti, revendiqué et combattu. Alors que les uns développent les thèmes des crises, de l'isolement et de la nécessaire ouverture au monde, les écrivains indianocéaniques semblent refuser cette pensée que Glissant qualifie d'« archipélique » :

La pensée archipélique tremble de ce tremblement, bouleversée de ces crises géologiques, traversée de ces séismes humains, elle repose pourtant auprès des rivières qui enfin s'apaisent et des lunes qui languides s'attardent. Mais elle n'est pas, cette pensée, un seul emportement indistinct, ni une plongée sourde aux profondeurs, elle chemine selon des réseaux qui s'attirent et qui n'abandonnent aucun donné du monde loin du monde. Elle ouvre sur ce que Montaigne appelait « la forme entière de l'humaine condition », la forme, non de l'Un, ni une essence, mais une Relation dans une Totalité (Glissant, 2005: 74s.)

## Bibliographie :

- ALEXANDRE, Christian (2006). *Le Malgache n'est pas une île*. Antananarivo: Foi et Justice.
- BOUDET, Catherine (2010). *Nos éparses nos sulfureuses*. Paris: Acoria.
- CESAIRE, Aimé et alii (2005). *Hurricane, cris d'insulaires*. Guyane: Desnel.
- DUBOIS, Robert (2002). *L'Identité malgache*. Paris: Karthala.
- GAMALEYA, Boris (1997). *L'Île du Tsarévitch*. Saint-Denis de La Réunion: Grand Océan.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Traité du Tout-Monde*. Paris: Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (2005). *La Cohée du Lamentin*. Paris: Gallimard.
- JAOMANORO, David (2006). *Pirogue sur le vide*. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.
- KHADRA, Yasmina (2011). *L'Équation africaine*. Paris: Julliard, coll. « Poche ».
- LABOULAYE, Pauline de (dir) (2006). *Madagascar, Fenêtres*. Antananarivo: CITE.
- LE BRIS, Michel, RAISON-JOURDE, Françoise & MEN, Pierrot (2003). *Madagascar, l'île secrète*. Paris: Autrement.
- LESTRINGANT, Frank (2003). *Le Livre des îles*. Genève: Droz.
- MAHAVANONA, Hery (1999). *Urgence d'écriture*. La Réunion: Grand Océan.
- MARIMOUTOU, Carpanin & VERGÈS, Françoise (2006). *Amarres, Créolisations india-océanes*. Paris: L'Harmattan.
- MARTIAL, Alain Kamal (2011). *Cicatrices*. La Roque d'Anthéron: Vents d'ailleurs.
- PAGEAUX, Daniel-Henri (1995). « Recherches sur l'imagologie : de l'histoire culturelle à la poétique », *Revista de Filologica francesa*, Université de Madrid. [www.revistas.ucm.es](http://www.revistas.ucm.es), consulté le 13 juillet 2010.
- PROFITTA, Pietro (2000). *Malgaches et malgachitude*. Fianarantsoa: Ambozontany.
- PAGHINI, Michel & SERIEYE, Jean-Charles (1994). *L'Âme malgache*. Antananarivo: Cahiers du CITE.
- PROSPER, Jean-Georges (1996). *La Créolie indian-océanique. Littératures francophones de la Région de l'Océan Indien*. Port-Louis: Le Printemps.
- RABEMANANJARA, Raymond-William (2001). *Le Monde malgache*. Paris: L'Harmattan.
- RAHARIMANANA (2005). *L'Arbre anthropophage*. Paris: Joëlle Losfeld.
- RAKOTOSON, Michèle (2002). *Lalana*. La Tour d'Aigues: L'Aube.
- RANAIVOSON, Dominique (2005, rééd 2011). *Madagascar, dictionnaire des personnalités historiques*, St-Maur-Antananarivo: Sépia-Tsipika.

- RANAIVOSON, Dominique (dir). (2005). *Chroniques de Madagascar*. St-Maur-Antananarivo: Sépia-Tsipika.
- RANAIVOSON, Dominique (dir). (2009). *Chroniques de l'île Maurice*. St-Maur: Sépia.
- RAUVILLE, Camille de. (1990). *Littératures francophones de l'Océan indien*. Port-Louis: Editions du Tramail.
- RAVALOSON, Johary (2010). *Géotropiques*, La Roque d'Anthéron: Vents d'ailleurs. *Riveneuve Continents*, « Escales en mer indienne », n°10, hiver 2009-2010, Marseille.
- ROBÈR, André (2010). *D'île en Ile*. La Réunion: Editions K'A.
- ROUAUD, Jean & LE BRIS, Michel (2007). *Pour une littérature-monde*. Paris: Gallimard.
- SAMLONG, Jean-François (2012). *Une guillotine dans un train de nuit*. Paris: Gallimard, coll. « Continents noirs ».
- SEWTOHUL, Amal (2012). *Made in Mauritius*. Paris: Gallimard, coll. « Continents noirs ».
- STEVENSON (1883, rééd, 1992). *L'Île au trésor*. Paris: Lattès, coll. « Maxi-Livres ».
- TIMOL, Umar (2012). *Le Journal d'une vieille folle*. Paris: L'Harmattan.
- VOISSET, Georges (2002). *L'Imaginaire de l'archipel*. Paris: Karthala-Université de La Réunion.